

Mise en ligne : 21 juin 2017.  
Dernière modification : 18 septembre 2023.  
[www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

## Robert HERISSON (1880-1973)

Né le 10 novembre 1880 à Mazères (Ariège).

### MÉDECIN MILITAIRE AU SAHARA (1909-1911)

*Avec le Père de Foucauld et le général Laperrine. Carnet d'un Saharien 1909-1911, Paris, Plon, 1937. Prix Marcellin-Guérin de l'Académie française et prix Juvénal-Dessaignes (médaille de vermeil) de la Société de géographie.*

Médecins-aides-majors de 1<sup>re</sup> classe  
(*Journal officiel de la République française*, 11 janvier 1911)

M. Hérisson, de la compagnie saharienne du Tidikelt, passe aux hôpitaux de la division d'Oran (service).

---

### MÉDECIN MILITAIRE AU MAROC

SCIENCE FRANÇAISE  
[Souvenirs du Maroc]  
Au début de la vaccination antityphoïque  
(*L'Écho annamite*, 29 juin 1942)

Le professeur Vincent, qui doit être aujourd'hui d'un certain âge, poursuit toujours avec la même vigueur la fièvre typhoïde jusqu'à vouloir la faire disparaître du globe. C'est son ennemi n° 1. Il vient, a dit récemment la radio, de mettre au point un sérum qui a des effets curatifs puissants.

Ceux qui n'ont pas eu la précaution de se faire vacciner vont être, eux aussi, protégés contre la redoutable maladie. Au milieu de tous ces massacres, de toutes ces exterminations, de ces anéantissements d'armées, cette nouvelle fait l'effet de la Colombe qui revient à l'Arche de Noé avec un rameau d'olivier.

Il y a donc encore de braves gens qui veulent empêcher les hommes de mourir. Il m'est doux de penser que c'est à Paris, au Collège de France, que se trouve le vieil homme qui poursuit son chemin dans la voie généreuse qu'il s'est tracée, comme si tout le reste n'était qu'un gigantesque fait-divers, un événement effroyable mais fortuit, un accident, un énorme déraillement de train.

Quand j'étais plus jeune, je ne voyais en lui que le maître qui dicte un de ces cours substantiels, qu'il faut prendre sans en omettre un mot, et qui vous donnent la crampe des écrivains, ou le futur examinateur qui vous poussera des colles à la fin de l'année.

Mais ceux qui étaient mes chefs et qui avaient le sens des valeurs lui témoignaient le respect, la déférence que nous devons à tous ceux qui président à nos destinées, qui assument des responsabilités, qui représentent là France, qui portent haut et loin notre renom.

C'est pour avoir l'occasion de parler de lui, de son vaccin, de sa merveilleuse découverte et de l'incompréhension relative et excusable des valeurs morales dans le public que j'évoquerai ces souvenirs.

\*  
\* \*

J'avais passé l'année 1912, l'année de la révolte de Fez, chez les Zemmours, dans un petit poste avancé, très malsain et, de plus, exposé aux coups de main de l'ennemi à toute heure du jour et de la nuit.

En compensation, on me fit venir à la côte, à Casablanca, à l'hôpital, au service des contagieux, puis à la direction du Service de Santé pour y rédiger les grands rapports sur la vaccination antityphoïde.

Le premier grand essai de vaccination contre la typhoïde avait été fait au Maroc en 1912 sur toutes les troupes du Maroc français, jeunes et vieux, zouaves, marsouins, légionnaires, Arabes, spahis, tirailleurs, Marocains, Sénégalais, sans interrogation préalable du malade pour les Arabes, les Marocains et les Sénégalais, parce qu'ils ne comprenaient rien à nos questions.

Tout le monde était passé à la seringue comme au bain de propreté. Il n'était venu à l'idée de personne qu'il put y avoir un inconvénient quelconque à vacciner n'importe qui, fatigué, convalescent, entérite... ; dans les baraquements de bois des grandes villes ou sous la tente, partout le vaccin avait été administré.

Il y avait eu quelques décès dans les 24 heures, un très petit nombre. Tous avaient présenté à l'autopsie de petites hémorragies intestinales. C'étaient des Noirs, ou des Arabes, des Marocains, gens habitués à boire n'importe quelle eau et sans doute immunités déjà contre la fièvre typhoïde par une maladie antérieure.

Ayant rassemblé tous les documents venus des quatre coins du Maroc, je les étudiai. Je dressai un plan détaillé du rapport et je le soumis au médecin-inspecteur Wissman, un esprit très fin, médecin, musicien et lettré. Il écouta avec un sourire encourageant mon projet, approuva de la tête ce que je disais.

J'avais une trentaine d'années, j'avais abordé la question de face comme un problème de géométrie ou de physique. Avec l'inexpérience du souriceau de La Fontaine, j'avais négligé, non pas l'essentiel, mais l'indispensable, le côté psychologique de la question.

Mon chef me dit doucement :

« Que croyez-vous que l'on désire lire au ministère ? » Je fus étonné et ravi. Je répondis, en repliant mes papiers, et en souriant à mon tour : « Merci, j'ai compris. »

J'avais compris qu'il fallait présenter les faits tels qu'ils étaient, mais nous accuser de n'avoir pas su nous servir de cette merveilleuse découverte, de l'avoir appliquée sans une connaissance parfaite de la technique. C'était non pas se montrer courtisan mais juste. La découverte était le fait du professeur Vincent.

La manière de s'en servir, dans tous les cas qui se présentaient, était laissée à notre sagacité, notre réflexion, notre prudence. Ce respect du savant me parut opportun. Je me représentais alors tous les essais, tous les travaux, les veilles, les espoirs, les déceptions, qui accompagnent ces recherches scientifiques et, sans doute, l'anxiété présente du professeur Vincent, attendant ce rapport pour savoir si, vraiment, la typhoïde était vaincue, le vaccin inclusif.

L'année suivante, j'étais l'adjoint du médecin-inspecteur La... le, à la Résidence générale du Maroc, à Rabat, dans les bureaux qui entouraient la demeure du général Lyautey.

Le professeur Vincent avait reçu le rapport. Il se préoccupait tellement d'arracher à la mort des centaines de jeunes gens, de vaincre cette typhoïde, d'éliminer toutes les

causes d'erreur ou de négligence, qu'il nous avait envoyé une liste des médecins en service au Maroc ayant seuls la permission de vacciner.

Il avait gardé sans doute les notes qu'il avait données à chacun d'eux au Val-de-Grâce, ou bien il conservait un souvenir très précis de tous ceux qui avaient été ses élèves. C'était un peu excessif ; des médecins de grande valeur ne figuraient pas sur sa liste ; d'autres, sans aucun relief aujourd'hui, y tenaient les premières places.

Il désorganisait, en outre, son services. Il fallait faire venir sous escorte de cavalerie, d'infanterie et de mitrailleurs, un médecin de régiment, quelconque, agréé, pour vacciner les hommes d'un camp, soignés tous les jours par un médecin d'ambulance de haute réputation.

C'était une vexation imméritée infligée à des médecins qui n'avaient pas fait une assez forte impression sur le professeur pendant leur séjour à l'École d'application. Je démontrai tout cela au médecin-inspecteur en promenant la pointe de mon crayon sur la carte murale des postes et des étapes.

Le médecin-inspecteur s'obstinait à obéir à l'ordre. Je refusai de rédiger moi-même une circulaire qui jetterait le discrédit sur des camarades très estimables.

Par respect pour la haute autorité scientifique qu'était le professeur Vincent, le médecin-inspecteur dit qu'il lui était impossible de ne pas donner satisfaction au professeur, pendait un mois ou deux.

Il lui écrivait ensuite pour lui demander de renoncer à ces exclusions, en lui garantissant que tous les soins seraient pris.

Sans contrarier mon chef, je maintins ma solidarité avec les camarades exclus, et ce fut l'officier d'administration de la division, chargé du recensement des lits, des draps, des serviettes, des pots à tisane, qui rédigea la lettre P. O. à tous les médecins du Corps de débarquement, concernant la lutte contre la typhoïde.

Cet officier d'administration pouvait se prévaloir, l'année suivante, d'avoir fait disparaître la fièvre typhoïde du Maroc, car aucun cas ne fut plus observé parmi les hommes vaccinés ; le service des typhiques au pavillon des contagieux, qui occupait près de trois cents lits à Casablanca, devint pratiquement inexistant dans les années qui suivirent.

Docteur R. HÉRISSON

---

CORPS DE SANTÉ DES TROUPES COLONIALES  
(*Journal officiel de la République française*, 28 avril 1920)

Par décision ministérielle du 24 avril 1920, les affectations suivantes ont été prononcées comme premières résidence d'après guerre « service » (exécution des prescriptions de la circulaire du 23 juillet 1919) :

Maroc

M. Bernoud (Ferdinand), médecin-major de 1<sup>re</sup> classe.

M. Hérisson (Robert), médecin-major de 2<sup>e</sup> classe.

M. Paris (André), médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe.

---

MÉDECIN MILITAIRE EN COCHINCHINE

Administration  
(*L'Écho annamite*, 3 octobre 1922)

Par arrêtés du gouverneur de la Cochinchine en date du 28 septembre 1922 :

M. le docteur Pautet, médecin-major de 2<sup>e</sup> classe, médecin chef de service au 5<sup>e</sup> Régiment d'artillerie coloniale, est chargé du service médical des salles militaires de l'hôpital de Choquan, en remplacement de M. le docteur Hérissou, médecin-major appelé à une autre destination.

---

Mortel accident de chasse  
(*L'Écho annamite*, 30 janvier 1923)

On n'en est plus à compter les imprudences fatales pour eux-mêmes ou pour autrui, des disciples de saint Hubert. C'est toujours le même accident d'une banalité déplorable dans sa tragique simplicité : un geste maladroit fait partir un fusil chargé; quelqu'un qui se trouve à proximité de l'arme reçoit la décharge à bout portant et meurt au bout de quelques heures quand ce n'est pas sur le coup.

Ce douloureux fait divers vient de se rééditer à Longhai (Baria). Voici en quelles circonstances.

Dimanche matin, le lieutenant du génie Boutserin était allé faire une partie de chasse, en tilbury, avec des amis. Vers neuf heures, les chasseurs décidèrent de regagner leurs demeures. En voulant déposer dans sa voiture son fusil, qu'il n'avait pas déchargé et qu'il tenait par le canon, l'officier accrocha par mégarde la gâchette ; le coup partit, et, le pouce gauche broyé, le flanc gauche ouvert par une plaie béante, le malheureux s'affaissa.

Transporté aussitôt en auto à Baria, le blessé reçut les soins du docteur Hérissou, appelé du Cap [Saint-Jacques], puis fut examiné par le docteur Roton, venu de Saïgon, qui estima qu'une intervention chirurgicale s'imposait d'urgence. M. Boutserin fut dirigé alors sur l'hôpital militaire de Saïgon pour y subir l'opération qui fut faite avec succès. Malheureusement, le blessé, trop profondément atteint et trop affaibli par une abondante hémorragie, n'a pu être sauvé. Il a succombé lundi matin, à 8 heures 30.

---

SERVICE DE SANTÉ DES TROUPES COLONIALES  
PROMOTIONS  
Armée active.  
(*Journal officiel de la République française*, 27 juin 1924)

Au grade de médecin-major de 1<sup>re</sup> classe,  
M. Hérissou (Robert), médecin-major de 2<sup>e</sup> classe en Indochine, en remplacement de M. Lasserre, retraité.

---

Service médical  
(*L'Écho annamite*, 16 janvier 1925)

M. le docteur Besse, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe des troupes coloniales, médecin-chef de l'ambulance du Cap Saint-Jacques, est chargé des fonctions de médecin des Services extérieurs de la délégation du Cap Saint-Jacques et de celles de médecin-traitant au dispensaire des filles soumises et du service médical de la province de Baria, en remplacement de M. le docteur Hérissou, médecin-major de même classe, en instance de rapatriement.

---

SERVICE DE SANTÉ DES TROUPES COLONIALES  
PROMOTIONS  
Armée active.  
(*Journal officiel de la République française*, 25 mars 1925)

Au 21<sup>e</sup> rég. d'infanterie coloniale  
M. le médecin-major de 1<sup>re</sup> classe Hérisson, rentré de l'Indochine, en congé à  
Mazères (Ariège.)

---

SERVICE DE SANTÉ DES TROUPES COLONIALES  
PROMOTIONS  
Armée active.  
(*Journal officiel de la République française*, 25 juin 1925)

Oto-rhino-laryngologie et ophtalmologie  
Stage à Paris.  
M. Hérisson, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe au 21<sup>e</sup> rég. d'infanterie coloniale.

---

### MÉDECIN CIVIL À SAÏGON

INSTALLATION CHEZ SON FRÈRE JEAN-GASTON HÉRISSON,  
QUI DÉMÉNAGE ALORS BD DE LA SOMME  
[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Herisson\\_Jean-Gaston.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Herisson_Jean-Gaston.pdf)

Publicité  
(*L'Écho annamite*, 5 novembre 1926)  
Docteur R. HÉRISSON  
Médecine générale  
et yeux, oreilles, nez, gorge  
Consultations le matin de 9 h. à midi,  
le soir de 2 h. 30 à 5 h.  
208, rue Mac-Mahon  
en face de l'École des jeunes filles  
Téléphone 468

---

### Cercle sportif saïgonnais

---

Séance du comité du mardi 15 février 1927  
(*Saïgon Sportif*, 18 février 1927)  
[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Cercle\\_sportif\\_saigonais.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Cercle_sportif_saigonais.pdf)

Admissions : sont admis membres du Cercle sous réserve de l'affichage :

À titre de membres actifs :  
Hérisson Robert, docteur en médecine, présenté par MM. Billès et Ohl.

---

Cercle sportif saïgonnais  
(*L'Écho annamite*, 12 octobre 1927)

Soirée d'escrime  
Hérisson contre Doucet.

---

COCHINCHINE  
(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 20 octobre 1927)

Les vols se multiplient à Saïgon. M. Monguillot et le docteur Hérisson ont été cambriolés et l'*Opinion* constate avec regret que, de jour comme de nuit, il n'y a en service dans la ville que six agents français et une douzaine d'indigènes.

---

#### CLINIQUE PRIVÉE À CHOLON

Publicité  
(*L'Écho annamite*, 29 novembre 1927)  
Docteur R. HÉRISSON  
Médecine générale  
et yeux, oreilles, nez, gorge  
SAIGON  
208, rue Mac-Mahon  
en face de l'École des jeunes filles  
Téléphone 468  
de 10 h. à 12 h et de 3 h. à 6 h.  
CHOLON  
146, rue des Marins  
Téléphone 350  
Clinique privée  
Consultations 8 h. à 10 h.

---

SERVICE DE SANTE DES TROUPES COLONIALES  
Réserve  
(*Journal officiel de la République française*, 30 novembre 1928)

Hérisson (Robert), médecin commandant du centre de mobilisation colonial d'infanterie n° 179, est mis à la disposition du général commandant supérieur en Indochine

---

[Association cochinchinoise des anciens combattants]  
(L'Indochine, revue économique d'Extrême-Orient, 5 mai 1930)

.....  
Furent élus vice-présidents, MM. Aubry et Hérisson  
.....

---

### CONSEILLE MUNICIPAL DE SAÏGON

Vice-président de l'Association des anciens combattants de Cochinchine  
et du Syndicat des médecins civils

Les élections municipales de Saigon  
(L'Écho annamite, 6 mai 1929)

Nombre total des votants  
(1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bureaux) 1 678  
Bulletins blancs et nuls 21  
Majorité absolue 829  
Nombre des électeurs inscrits (après rectification) 2.998  
Quart du nombre des inscrits 750  
Ont obtenu :  
Hérisson Robert 763

---

Deuxième tour  
EN INDOCHINE  
Saïgon  
(Les Annales coloniales, 13 mai 1929)

Sont élus sur la liste Ardin [rad. et rad.-soc.][victorieuse] :  
Conseillers titulaires : MM. Lefèbvre, Canque, [Robert] Hérisson, Béziat, Alinot.  
Suppléants : Zevaco, Payre, Gay.  
6 candidats annamites sont élus conseillers titulaires et 2 suppléants.

---

À l'hôtel de ville  
Saïgon a un maire élu, depuis hier soir  
C'est M<sup>e</sup> Béziat  
(L'Écho annamite, 16 mai 1929)

.....  
Commission sanitaire : docteur Hérisson (le choix ne saurait être meilleur, — avec nos  
nouveaux édiles, on a le culte de la compétence, à la mairie) et M. Nguyễn-Khac-  
Nuong, tous les deux membres titulaires.  
.....

Commission intermunicipale d'hygiène et d'assainissement urbains : MM. Hérissou et Nguyễn van Thom. (Même remarque que ci-dessus, en ce qui concerne le docteur Hérissou)

---

## BÉNÉFICIAIRE D'UN LOT DE COLONISATION

64

BIENHOA. — Concession par marché de gré à gré au profit des anciens combattants de divers lots de terrains domaniaux prélevés sur des réserves forestières déclassées. A. n° 29. D. n° 5406.

(Conseil colonial de la Cochinchine, 10 juillet 1929)

[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Plantations\\_anc.\\_combattants.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Plantations_anc._combattants.pdf)

Noms des concessionnaires	N° des lots	N° des réserves	Superficie accordée h. a. c.	Situation des terrains	
				Canton	villages
Hérissou R.	30	Ba-lang	50 59 00	Binhhoà et Binh-chanh	Chanh-my-trung

La généreuse Cochinchine

---

Au secours des sinistrés du Midi de la France  
(*L'Écho annamite*, 18 mars 1930)

Dr. Hérissou, vice-président de la « Toulousaine »

---

CHRONIQUE SPORTIVE  
L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FÉDÉRATION COCHINCHINOISE DE TIR  
(*L'Écho annamite*, 16 juin 1930)

Il est également décidé de constituer, dans le comité, une commission de Défense. M. Hérissou est élu président, avec MM. Morant et Louvet

---

La liste des assesseurs appelés à siéger aux Assises  
(*L'Écho annamite*, 13 janvier 1931)

Assesseurs titulaires  
Hérissou Robert, docteur en médecine, Saïgon.

---

[RETOUR EN FRANCE](#)



## COCHINCHINE

(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 1<sup>er</sup> juillet 1933)

Sont revenus en France :  
les docteurs Ricou, Lefèvre et Hérisson

---

La commission de réforme de Toulouse lui reconnut une invalidité de 30 % à titre définitif (Jean Brillman, *Nos familles au Viêtname (1887-1954)*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 123).

---

## MUTATIONS

(*Journal officiel de la République française*, 16 janvier 1935)

À la disposition du service de santé de la 17<sup>e</sup> région  
Hérisson (Robert), médecin commandant précédemment à la disposition du général commandant supérieur des troupes du groupe de l'Indochine.

---

## Société de géographie

(*Journal officiel de la République française*, 2 juin 1938)

Prix Juvénal-Dessaignes, au docteur Robert Hérisson, pour son ouvrage : *Avec le père de Foucauld et le général Laperrine (1909-1911)*.

---

## 1938 : INSTALLATION À NHATRANG (SUD-ANNAM)

Robert Hérisson divorce et épouse une infirmière annamite (Jean Brillman, *Op. cit.*, p. 123).

---

CONSEIL FRANÇAIS DES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS DE L'ANNAM  
(*Bulletin administratif de l'Annam*, 3 avril 1940)

12° — Circonscription électorale de Nhatrang-Phanrang  
Section de Nhatrang  
50 Hérisson Robert Médecin commandant en retraite Nhatrang

---

## PLANTEUR DE CAFÉ AU DARLAC

AVIS  
de demandes de concession  
(*Bulletin administratif de l'Annam*, 22 février 1941)

Le public est informé qu'une demande de concession de terrains ruraux dont ci-après teneur, a été déposée dans les bureaux de la résidence supérieure ;

« Nhatrang, le 20 juin 1940  
Monsieur le résident supérieur en Annam

HUÉ

Monsieur le résident supérieur,

J'ai l'honneur de solliciter de la bienveillance du Protectorat de l'Annam l'attribution d'une concession rurale de 75 hectares environ à titre provisoire et je vous donne ci-dessous les renseignements prévus par le règlement à ce sujet :

Identité

Nom et prénom : Hérisson Robert

Date de naissance : 10 novembre 1880

Lieu de naissance : Mazères (Ariège)

Domicile : Je fais élection de domicile à Banméthuot chez le fonctionnaire huissier

Objet : J'ai l'intention de faire une plantation de café (20 ha.) et des cultures diverses : maïs, tabac, etc.

Le reste sera aménagé en pâturages.

Superficie demandée : Je sollicite l'attribution d'une concession de 75 hectares environ située suivant plan joint au 1/10.000<sup>e</sup> et bornée comme suit :

Au nord par une ligne est/ouest de 600 mètres située parallèlement à la route Banméthuot à Ninh-Hoa, du km. 34,900 au km. 35,5000 ;

Au sud par une ligne droite est/ouest de 550 mètres, située parallèlement à la route Banméthuot à Ninh-Hoa ;

À l'est par une ligne droite nord/sud de 1.200 mètres, perpendiculaire à la route ci-dessus (Poteau télégraphique n° 2.013) ;

À l'ouest par la rivière Ka-Hiu (Point km. 34,9000 et situé à 9 mètres du côté ouest de poteau télégraphique n° 2.023).

Je joins à la présente demande :

1.) 1 croquis à l'échelle de 1/10.000<sup>e</sup>, indiquant la situation des terrains demandés,

2.) Comme pièce justificative de nationalité : carte du combattant,

3.) 1 capacité financière,

4.) 1 état « Néant » vous indiquant que je ne suis pas concessionnaire de terrains domaniaux à titre provisoire et qu'il n'y a aucune demande en cours d'instruction,

5.) 1 certificat de résidence.

Dans l'attente d'une réponse favorable, veuillez agréer, Monsieur le résident supérieur, l'assurance de ma considération très distinguée ».

Les oppositions qui pourront être formulées à l'encontre de cette demande seront reçues au 1<sup>er</sup> bureau de la résidence supérieure en Annam à Hué pendant un délai de deux mois à compter de la date d'apposition du présent avis.

Aucune opposition déclarée après l'expiration du délai d'affichage et d'enquête de domanialité ne sera recevable.

Huê, le 23 janvier 1941

le chef du 1<sup>er</sup> bureau de la résidence supérieure

Signé : DU BASTY

Un délai supplémentaire de six mois à compter du 3 février 1942 est accordé à M<sup>me</sup> Robert Hérisson, née Jeanne Guillaume, pour lui permettre de satisfaire aux obligations du cahier des charges n° 83 en date du 31 décembre 1939 approuvé le 29 janvier 1940.

---

*(Bulletin administratif de l'Annam, février 1943)*

Mme Hérisson née Jeanne Guillaume est envoyée en possession définitive du lot de terrain n° 38 de la 2<sup>e</sup> feuille du plan de lotissement de la ville de Nhatrang d'une contenance de six cent quatre vingt huit mètres carrés cinq décimètres carrés, qui lui a été cédé à titre provisoire suivant procès-verbal d'adjudication en date du 13 mars 1940.

---

MEMBRE DE LA LÉGION FRANÇAISE DES COMBATTANTS  
CHANTRE DE LA RÉVOLUTION NATIONALE

[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/LFCVRN-IC.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/LFCVRN-IC.pdf)

ÉTAT FRANÇAIS

Travail — Famille — Patrie

RÉSIDENCE SUPÉRIEURE

(ARRÊTÉS — DÉCISIONS)

*(Bulletin administratif de l'Annam, 16 août 1942)*

16 juillet 1942

Les commissions prévues par les articles 3 et 4 de l'arrêté n° 247-D du 20 juin 1942. et chargées d'établir un barème indiquant les tarifs moyens de location au 1<sup>er</sup> janvier 1938 des différentes catégories d'immeubles, sont, en ce qui concerne l'Annam, constituées comme suit :

Nhatrang

MM. le résident-maire ou son délégué, président

Gallois Augustin, légionnaire, représentant des propriétaires, membre

le Dr Hérisson, Robert, légionnaire, représentant des locataires, membre

Dufoux, ingénieur subdivisionnaire des T. P, secrétaire avec voix délibérative

---

Dr Robert HÉRISSON,  
L'ORDRE ET LA MÉTHODE  
causerie faite à Nhatrang  
*(L'Écho annamite, 7 mai 1943)*

[On se félicite que la presse soit réduite à si peu]

Le docteur Legendre, que vous connaissez par les ouvrages remarquables qu'il a fait paraître sur la Chine, m'écrivait en avril 1936 : « Votre lettre expliquant la mentalité de votre milieu m'a confirmé ce que j'ai constaté dans ma province en Bretagne et même à Paris : la masse et même les bourgeois, dans la majorité, ne comprennent rien à ce qui

se passe et se prépare ; et aussi, comme vous le dites, s'intéressent surtout à leurs petites affaires et à leurs plaisirs.

Leur crédulité aussi est extrême et leur sens antique inexistant. Autrefois, ils montraient du bon sens, du jugement même — je parle de nos marins et paysans bretons — mais depuis qu'ils peuvent lire le journal, leur nouvel évangile, ils ne raisonnent plus, absorbent n'importe quelle duperie.

Le docteur Legendre et moi, et combien d'autres, avions prévu ce qui est arrivé. Je ne puis savoir ce qu'il pense aujourd'hui mais je le devine. Il se félicite sans doute que la presse soit réduite à si peu d'exemplaires et à si peu d'informations qu'on ait tout loisir de réfléchir sur les événements dont nous sommes les témoins, que nous subissons. Ce sera l'éveil, la résurrection de ce bon sens français, qui fit autrefois de notre pays, celui de la mesure, du goût, de la clarté, du jugement.

J'étais en correspondance en 1940 jusqu'à la bataille de Belgique avec un général de corps d'armée en retraite, qui était l'ami du général Gouraud et qui aurait été son adjoint [au] gouvernement militaire de Paris. Il s'était retiré quand Blum avait accédé au pouvoir. J'étais stupéfait quand je lisais dans ses lettres, six mois après la déclaration de guerre à l'Allemagne, que nos états-majors avaient beaucoup de mal à mettre au point la machine de guerre, que ce serait long, difficile.

Je ne pouvais penser autre chose que rien n'était donc prêt, ni les hommes, ni le commandement, ni le matériel, que l'on avait vécu jusqu'ici dans le rêve et l'illusion et que l'on se savait pas comment s'y prendre pour être prêt ; qu'il nous manquait la technique de la guerre moderne, telle que la conquête de la Pologne la faisait prévoir.

Nous avons dormi sur nos lauriers de l'autre guerre pendant vingt ans, sans rien voir, sans rien comprendre. On écrivait pourtant dans les revues militaires à l'étranger ce que serait la prochaine guerre. On ne voulait pas prévoir du nouveau, parce que cela aurait bouleversé toutes nos habitudes, nous aurait contraints à faire un effort, aurait fait des instructeurs du temps passé de simples élèves des temps présents.

Nous avons une surprise désagréable quand nous ouvrons la penderie où sont alignés en bon ordre sur des portemanteaux, les complets vestons de Paris du tissu anglais le plus distingué et de la coupe la plus seyante — si nous avons omis pendant des mois de leur faire voir le soleil et de faire danser sous le vent les manches de la veste et les jambes du pantalon vides.

La mite a fait son œuvre silencieuse ; ce ne sont que trous, déchirures, effilochages, aux endroits les plus apparents.

Quand on a remis pareillement quelque bicyclette, ou quelque auto dans un hangar, sans jamais les essuyer, faire tourner les roues, et les moteurs, on constate avec douleur que la rouille a fait discrètement son œuvre destructive.

Le commerce, l'industrie, les administrations, l'agriculture, rien n'est à l'abri des mites et de la rouille.

L'espèce particulière de leurs mites et de leur rouille s'appellent la paresse et la routine. La paresse et la routine sont inséparables. Le plus grand ennemi du maréchal Lyautey, constructeur d'empire, ça n'étaient pas les dissidents marocains, qui tenaient les gorges de l'Atlas avec des fusils modernes, c'était la routine. Il lui donnait la chasse partout où il la trouvait.

Nous vivons à une époque de créations renouvelées et de concurrence acharnée, non pas concurrence entre marchands de la même rue, du même quartier, mais concurrence des peuples entre eux. C'est à qui produira le meilleur modèle et au plus bas prix. En cinq ans, un appareil électrique, une automobile, un meuble, un vêtement est certainement démodé, il a perdu les 9 dixièmes de sa valeur. J'avais acheté chez Toury, un appareil électrique de fabrication parfaite pour l'oto-rhino-laryngologie.

Il m'avait coûté dix milles francs. J'en avais pris soin comme de la prune de mes yeux et au bout de six ans, il était à l'état de neuf — et rendait toujours d'excellents services.

Je l'ai rapporté en France dans un emballage qui ne lui a fait subir aucun dégât. J'ai voulu, en le rapportant chez Toury, l'échanger contre un appareil de diathermie ; on n'a voulu me le reprendre que pour mille francs : parce qu'il était seulement démodé — Paris est la capitale du monde pour le goût, l'élégance.

Les grands magasins renouvellent leur vitrine tous les jours, et les modes changent pour les chapeaux, les robes, deux ou trois fois par saison. Nous ne vivons plus dans le définitif, mais dans le provisoire. Il faut inventer, créer, rajeunir faire du nouveau, en tout. Sinon, il faut consentir à disparaître, à rentrer dans l'ombre, à ne plus exister, à céder sa place, à s'en aller. Maison à vendre où à louer.

\*  
\*   \*  
\*

La guerre actuelle nous donne la démonstration de ce fait tous les mois ou toutes les semaines.

Un nouveau tank apparaît sur le champ de bataille : l'avance est arrêtée, un avion d'un type inconnu jusque-là apparaît dans la ciel, sa vitesse est plus grande, il plafonne plus haut, il a deux mitrailleuses de plus : les maîtres du ciel sont momentanément chassée de leur empire.

La surprise d'une tactique nouvelle déconcerte l'un des partis et entraîne pour quelques jours des revers. N'avez-vous pas été étonné d'entendre dire par un général bien connu par sa valeur militaire et son passé glorieux, que la guerre de 1943 ne ressemblait pas du tout à celle de 1940, que les armes n'étaient plus les mêmes, et qu'il lui fallait apprendre des Anglais et des Américains, la tactique et l'emploi des armes en usage chez les belligérants ?

Un peuple de commerçants arrive à posséder une puissance militaire estimable en un an ou deux ans — grâce aux procédés d'enseignement nouveaux que l'on a découverts, grâce à la technique. En vingt leçons, théoriques et pratiques, on fait d'un médecin de médecine générale, un spécialiste d'ophtalmologie ou de radiographie connaissant les instruments les plus extraordinaires qui viennent d'être inventés, et sachant faire toute les opérations. En trois mois avec certaine méthode et des disques de phonographe, on peut apprendre une langue, la comprendre et la parler.

On a inventé des machines qui règlent d'elles mêmes le tir d'un canon avec une précision inimaginable. Toute l'activité humaine est régie actuellement par l'ORDRE et la MÉTHODE.

On dit communément d'une personne qu'elle est ordonnée quand elle sait trouver facilement son trousseau de clefs, la facture d'un achat de linge datant de trois ans, que ses tables et meubles ne sont pas encombrés d'objets hétéroclites. C'est insuffisant. L'ordre doit être un arrangement logique dans l'espace et dans le temps.

Le maréchal Lyautey, l'ennemi de la routine, réclamait partout de l'ordre, mais il spécifiait bien un ordre logique, un ordre intelligent. Poser toujours, sans jamais y manquer, son chapeau sur un coin, toujours le même coin de la table de travail, c'est avoir de l'ordre, mais non pas de l'ordre logique.

Le routinier a de l'ordre dans l'espace, c'est sa grande qualité — mais il ne peut pas avoir d'ordre logique, parce qu'il est immobile, stationnaire, et que les événements vont vite et déplacent tous les rapports. Quand le train s'arrête dans une gare : il s'établit un ordre entre la locomotive et le chef de gare ; mais quand le train part — on a l'impression que le chef de gare recule. Il n'est plus à sa place. il n'est plus en ordre.

Pour celui qui avance, qui bouge, qui est dans le train, le chef de gare se confond avec le panneau-réclame de Michelin, le bœuf qui le regarde, le poteau télégraphique. Le chef de gare disparaît dans le passé. Lyautey disait : Tout ce qui n'avance pas recule.

Il n'est pas rare de voir des particuliers, ou des services, étiqueter, ranger toutes les lettres, — et pouvoir très vite donner le dossier de telle question. J'appellerai cela de

l'ordre statique. Le plus important, c'est l'ordre logique dans le temps — que j'appellerai l'ordre dynamique.

Celui-ci suppose de l'intelligence, de la volonté, du travail, de la méthode.

On a fait un plan de travail, établi un emploi du temps, on doit savoir le 27 mars, ce que l'on fera le 10 juillet, le 15 septembre — quels travaux auront été exécutés, quels seront en cours... avec une précision mathématique.

Ceci suppose une documentation abondante, des renseignements précis et l'emploi des chiffres.

Pour le trantran journalier, ces principes peuvent se résumer en ces deux formules :

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps.

Ce sont les deux grands commandements de l'employé modèle. Il favorisent la digestion et le sommeil, et permettent d'arriver le teint fleuri à l'âge de la retraite : ce sont les commandements du routinier.

Il ne sert de rien d'avoir de l'ordre si l'ordre n'est pas logique. Dans le premier cas, le mot ordre est seulement synonyme d'habitude acquise — alors qu'il doit être un plan méthodique bien adapté et consciencieusement appliqué.

J'ai vu en France, à mon dernier congé, deux potaches reçus à l'écrit du bachot, et recalés à l'oral. Ils potassaient l'histoire pour laquelle il avaient eu l'un et l'autre une note voisine de zéro. L'un prenait son livre d'histoire et venait tous les soirs de 4h., à 6 h., le lire sur le bord de la rivière à l'ombre des ormeaux Il le lisait assis, ou couché sur le dos, ou couché à plat ventre. Il s'est fait coller une seconde fois et personne n'en a été surpris. Cependant, il avait tous les jours, en son temps, le même travail médiocre, en homme d'ordre.

L'autre s'était fixé deux mois pour apprendre son histoire. Son livre avait environ 300 pages. Il avait compté qu'il devait apprendre 5 pages par jour. Pour résumer ces pages sur un cahier, faire un travail personnel et pouvoir les réciter, il avait compté qu'il lui fallait en moyenne 31 minutes d'écriture et 1 à 10 minutes pour apprendre le résumé par cœur. Il se donnait en outre 19 minutes pour faire la révision des leçons précédentes. Il a été reçu à l'oral avec une mention.

Il avait eu de l'ordre logique.

Le but, le résultat que l'on se propose d'atteindre, doit dicter l'arrangement du travail dans l'espace et dans le temps, et les règles les plus propres à obtenir ce résultat,

(Suite et fin)

(*L'Écho annamite*, 12 mai 1943)

Pour me faire bien comprendre et ne pas m'aventurer sur un terrain glissant, je vais choisir quelques exemples dans le domaine du sport — pour commencer.

En natation, en escrime, en équitation, excessivement rares sont les gens qui consentent à prendre des leçons pour nager, batailler, monter à cheval. Dès que quelque un flotte sur la tête et une épée à la main, qu'il tient un cheval sellé entre ses jambes, il croit que l'on n'a rien à lui enseigner et le plus amusant, c'est qu'il s'improvise volontiers, professeur, avec le plus grand sérieux.

Il y a cependant une technique, un style, qui ne s'improvisent pas, qui ne se devinent pas, et il faut pour tous les sports acquérir en même temps la constitution athlétique que donne seule la culture physique régulièrement pratiquée.

En natation, outre la culture physique, on voit dans les piscines, les grands champions s'entraîner tous les jours suivant une méthode dont ils ne se départissent jamais. Il y avait à Toulouse, avant la guerre, deux nageurs de grande classe, Talli et Desbonnet. Desbonnet s'est classé premier dans la traversée de Paris à la nage 7 kilomètres, et Talli second. Talli était le recordman du 100 mètres nage libre du Midi et du Sud-Ouest.

Ils venaient à la piscine municipale à une heure où il y avait très peu de monde, à l'heure de l'apéritif. Ils commençaient par nager très doucement pour se mettre en train, puis ils faisaient des battements de pied en poussant la planche 6 fois les 25 mètres.

Ensuite, des attaques de l'eau avec les bras seuls, les pieds accrochés à une bouée. Puis 400 mètres ou 600 mètres sans arrêt à bonne allure, mais sans faire d'effort. Deux ou trois fois par semaine, ils faisaient une seule course de 100 mètres en vitesse contrôlés au chronomètre. Sauf le dimanche, ils venaient tous les jours.

Quelquefois, pendant 1/4 d'heure, ils étudiaient le départ en plongée ou le virage. Ils ne faisaient attention à personne, mais, leurs exercices finis et sortis de l'eau, ils étaient prêts à donner des conseils ou à encourager ceux qui faisaient appel à leur compétence.

Les jours des concours, il était admirable de les voir glisser dans l'eau sans effort apparent comme un poisson rouge dans un bocal, et quand ils sortaient après avoir fait 1.000 mètres, le creux de leur estomac était calme, immobile, et s'il parlaient, on voyait qu'ils ne ressentaient pas le moindre essoufflement, qu'ils pouvaient faire encore 5.000, 6.000 mètres, qu'ils étaient comme nous sommes quand nous avons fini notre promenade habituelle.

\*  
\* \*

Que voit-on à Nhatrang, surtout parmi les Annamites.? En dehors [de] quelques bons nageurs de crawl qui ont été formés à Saigon, à Tourane ou ailleurs, et qui sont assez rares, on voit des jeunes gens, au corps musclé, couleur de bronze, qui se lancent courageusement vers le large, en nageant de toutes leurs forces avec des mouvements saccadés des bras et des jambes, une succession de ruades et de gifles, jusqu'à 100 mètres du [rivage] au maximum,

Ils s'arrêtent là, haletants, essoufflés, et fiers de leur exploit. Ils flottent sur place pour retrouver leur respiration, et ils regardent avec orgueil tous ces timides spectateurs; qui restent assis sur le sable, les yeux fixés sur eux, émerveillés (croient-ils).

— Quand ils ont un peu récupéré leurs forces, ils rentrent pour se rhabiller en triomphateurs. Ils seraient stupéfaits et irrités si quelqu'un leur disait : Mes amis, je vous ai suivis du regard, sans vous perdre de vue un instant, j'ai constaté que vous étiez très courageux mais que vous ne saviez pas nager. Venez que je vous apprenne.

J'ai retrouvé par hasard dans mes notes une méthode d'entraînement à l'aviron dans un collège anglais. C'est tiré d'un assez vieux livre.

Lever 1 heure plus tôt.

Se jeter à l'eau — y rester à peine une minute.

Faire une course au galop pour dompter le cœur. Pour dompter le cœur, je pense plutôt pour se réchauffer ; faire la résotion (?).

Déjeuner.

Repos 1/4 d'heure.

S'exercer 3/4 d'heure avec un rameur devant.

À 5 h. 1/2 du soir :

S'exercer 3/4 d'heure avec un rameur derrière.

Ceci pendant 15 jours.

Les jours suivants, l'exercice de 3/4 d'heure du matin et du soir est fait en équipe. On ne mange pas ce qu'on veut, ni comme on veut.

Alimentation contrôlée en quantité, et en qualité,

La plupart des gens pensent qu'il y a un truc, un secret. Le système D pour tout, que l'on tient caché et qu'il faut surprendre. Celui qui nage bien, qui court bien, qui a une maison de commerce florissante, une plantation à grand rendement, un chef de poste qui transforme un désert en un pays de cocagne, que tous ces gens-là ont un truc.

En les observant bien, en les épiant, en les faisant surveiller, en interrogeant leurs domestiques, on pourra leur dérober ce truc, des merveilles, des miracles. Et le truc est le même partout, c'est le travail réfléchi, ordonné, suivant un plan bien conçu. C'est la persévérance, la patience, c'est l'humanité.

Nous ne voulons pas nous mettre à l'école de celui qui sait, par orgueil. Nous ne voulons pas reconnaître que nous ne savons rien ou presque rien en ceci ou en cela, et cependant, ce n'est un secret pour personne que nous sommes ignorant en tout cela.

Nous ne voulons, à aucun moment, être des débutants, gauches, maladroits. Mais les maîtres, ils en ont tous passé par là.

Ils ont tous été des débutants. Ils ont tous failli se décourager, renoncer à apprendre le violon, l'escrime, le crawl, la langue annamite, la comptabilité, l'histoire, la géographie, l'anatomie du corps humain, les propriétés des métaux en chimie, et en persévérant, ils ont franchi la difficulté, et ils ont fini par jongler avec la difficulté. Voyez comme l'enfant met du temps à savoir marcher, à se tenir debout, il ne se décourage pas.

On la guide, on le tient par la main, on le soutient sous les aisselles, on pare ses chutes, on écarte de ses premiers pas tout ce qui pourrait le blesser s'il tombait. Il n'y a pas de truc pour lui comme pour les autres. Il lui fait faire son apprentissage, son entraînement laborieux.

\*  
\* \* \*

Abordons un sujet bien différent, comme exemple : celui des choses de l'esprit. Je disais qu'il y a concurrence entre les nations et que c'est à qui produira le mieux, le plus vite et à meilleur marché, qu'il faut tendre à tout perfectionner. Edison, l'auteur le plus fécond en grandes inventions commerciales, n'a pas dédaigné de s'occuper de l'écriture, Ford a raconté sa vie.

Il rapporte qu'Edison fit des expériences pour savoir comment il fallait écrire pour être habile, et tracer le plus de mots à la minute. Il trouva qu'il fallait adopter l'écriture droite, à lettres séparées.

Edgard Poe n'a été dépassé par personne dans le domaine du conte original, impressionnant, ou suggestif. On a prétendu qu'il buvait et que, dans le délire alcoolique, il trouvait le sujet de ses nouvelles extraordinaires. Mon camarade de promotion Georges Petit a fait sa thèse sur ce sujet et a fait justice de cette légende. Charles Baudelaire, qui a traduit les œuvres d'Edgard Poe, nous apprend que c'est par la réflexion, l'ordre, la méthode, qu'il arrivait à composer ces nouvelles hallucinantes. Baudelaire écrit :

« Edgard Poe était avant tout sensible à la perfection du plan et à la correction de l'exécution, démontant les œuvres littéraires comme des pièces mécaniques défectueuses, notant soigneusement les vices de fabrication ». Il ajoute pour Edgard Poe : « L'artiste ayant conçu délibérément, à loisir, un effet à produire, inventera les incidents, combinera les événements les plus propres à amener l'effet voulu.

Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée dès le début. Dans la composition toute entière, il ne doit pas se glisser un seul mot, qui ne soit que intention, qui ne tende directement ou indirectement à parfaire le dessein prémédité ».

Ainsi, tout ce que nous faisons doit être voulu, réfléchi, concerté. Il faut savoir oser, se regarder faire, observer les autres et en tirer des conclusions profitables. Pour se réformer, il faut commencer tous les soirs à établir son budget du temps. Noter dans la journée avec exactitude, le temps employé pour la toilette, le petit déjeuner, la promenade ou l'exercice, le travail de bureau, le repas de midi, la sieste.

Pour les heures de travail de bureau, les décomposer en leurs éléments.



Et l'on verra combien l'on a fait de travail utile — ou de travail intelligent, combien d'heures on a gaspillées — du temps qui ne se retrouvera plus.

On pourra ensuite établir son budget du temps de la semaine, du mois, de l'année. Et se fixer un plan pour la journée, la semaine, le mois et l'année et savoir où l'on va plutôt aller où l'on veut à coup sûr.

\*  
\* \* \*

### [L'espace vital]

Si nous ne voulons pas disparaître, voir (?) la vie au gré des impulsions, au moins pour ceux qui tiennent un rang social élevé par leur fortune, leurs fonctions, les entreprises qu'ils dirigent, les capitaux dont ils disposent, les responsabilités que le hasard des fonctions leur a fait assumer. La conquête de l'espace vital n'est pas un mythe, ni une invention moderne.

C'est la vie, tout simplement

Nous en avons un exemple tragique, quand on sait voir, ici même, en Indochine, dans le spectacle de la grande forêt : les arbres luttent entre eux à qui montera le plus haut, étendra le plus loin ses branches et ses racines. C'est la lutte pour l'air, pour l'oxygène, et pour l'eau. Le plus faible est étouffé, asphyxié, il meurt sous l'épanouissement du plus fort.

Ce n'est pas nous, Français, qui devons être distancés par personne dans l'ordre et la méthode. N'est-ce pas Descartes qui est l'auteur du *Discours de la méthode* ? Taine et Pasteur ont trouvé chez ce grand philosophe le secret de leur génie. Voici ce que dit Descartes :

« Le premier précepte était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en nos jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de la mettre en doute.

« Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinai en autant des parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

« Le troisième, de conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les [plus] simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre. entre ceux qui ne se présentent point naturellement les uns les autres.

« Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre ».

### [La Révolution Nationale : ordre et méthode]

La Révolution Nationale s'efforce de substituer à la routine et au désordre anciens, l'ordre logique et la méthode. Nos institutions et nos mœurs ne s'accordaient plus avec les exigences du temps présent, les revendications des classes laborieuses, et celles des pays voisins surpeuplés. Les partisans du *statu quo*, les profiteurs, les parasites, je parle aussi bien des peuples que des individus, ceux qui trouvent que le monde est parfait comme il était, les satisfaits, les repus, ceux là opposent toute leur force de résistance à un changement quelconque de situation. La Révolution Nationale ne se fait pas sans peine et sans difficulté, mais elle se fait.

Notre devoir de Français est de nous montrer lucides, de marcher dans cette voie, non pas tirés par la longe, ou chassés en avant à coups de bâton, ou d'essayer de nous tenir à l'écart, de ne pas participer au mouvement, d'attendre sous l'orme, e parapluie ouvert, que l'orage soit passé. Par fidélité à nos traditions de tact, de loyauté et de spiritualité, nous devons être les premiers à comprendre les besoins de chacun, et nous

employer en offrant l'exemple de notre propre expérience à faire retrouver au monde, dans l'union, et le travail, l'équilibre qu'il a perdu, et la stabilité dans la justice.

---

LA JUSTICE IMMANENTE  
(*L'Écho annamite*, 10 juin 1943)

Il ne se passe rien qui ne doive arriver. Chacun finit par recevoir son juste châtiment ou sa juste récompense. Il suffit de patienter. Cette réflexion banale peut s'appliquer à des situations, des événements très nombreux.

Je viens de la faire au sujet des Juifs, dans mon for intérieur.

J'ai été amené à penser ainsi à la suite d'un récit, qui venait de m'être fait, où il n'était nullement question de fils d'Israël, mais de gros messieurs, de gens qui ont beaucoup d'argent, et qui, par cet argent, sont arrivés à tenir un rang que leur mérite personnel, leur vertu, leurs capacités ne leur auraient jamais permis d'avoir. Dans ce propos, il n'est donc pas question exclusivement d'une race à part, mais d'un certain type d'humanité qui peut éclore ici et là qui se rencontre chez presque tous les Juifs et chez quelques chrétiens, le caractère juif pouvant être observé dans toute sa pureté chez des gens au nez grec ou en patate.

Le Maréchal, dans son dernier message, nous a dit : « Croyez-vous que je ne porte pas mon fardeau de désillusions et de sacrifices ? » Ils lui viennent pour une bonne part de cette féodalité moderne qu'est la puissance d'argent.

Il est plus que rare, en effet, très exceptionnel, vous pourrez l'observer autour de vous, que le monsieur qui « fait » de l'argent, qui remue les piastres à poignées, qui « vaut » tant de dollars, le roi du cochon, de l'acier ou des cacahuètes soit un bonhomme, qui ait du goût, de l'intelligence de l'esprit. des vues larges, de l'altruisme, de la philanthropie, du patriotisme vrai.

Ce ne sont, ordinairement, que des médiocres, travailleurs et ordonnés, très sûrs d'eux-mêmes, effrontés, quelque peu maître-chanteurs, quelquefois, obséquieux avec les puissants, **altiers** avec les humbles, des félins d'une variété domestiquée, aux crocs limés, aux ongles émoussés, n'ayant de terrible que le rugissement. Ces gens-là sont odieux et il nous faut les supporter. On ne peut reprocher à un régime d'être impuissant, plat d'une fois, vis-à-vis d'eux.

À l'impossible nul n'est tenu.

Le dollar, la livre, la piastre sont un moyen d'action : ça n'est pas seulement un moyen d'échange, une façon commode de se procurer un objet. Cela donne la faculté d'acheter le travail manuel et intellectuel d'un homme, d'un groupement d'une collectivité. L'argent permet d'agir sur la volonté des hommes, de les amener par la persuasion ou la contrainte à accomplir des actes qui leur déplaisent, qui leur sont même nuisibles. L'argent, c'est de la puissance disponible, une force entre les mains d'un individu qui peut s'opposer à la force légale dont dispose le Chef.

[Ne plaignons pas trop les juifs]

Les Juifs, qui ne sont que financiers, banquiers, marchands, des gens qui bénéficient, en somme, du travail des hommes sans travailler eux-mêmes, qui acquièrent le bien-être, la prééminence dans les assemblées, les présidences des conseils d'administration, sans suer, sans peiner, sans exposer leur vie, qui réalisent le type de l'exploitation de l'homme par l'homme du parasite de l'homme pour les Juifs ont fini par se faire exécrer d'un tas de gens.

Ceux qui ont le plus souffert par ce type d'hommes sont maintenant exaspérés. On les déporte, les Juifs, on expulse. Ils payent pour leurs ancêtres, leur passé. Malheureusement, les Juifs d'occasion, ceux qui ne sont pas issus des rives du Jourdain,

échappent, eux, à la punition méritée, semble-t-il. Ils s'en prévalent et font montre de fatuité.

Ne plaignons pas trop les Juifs.

Ils se sont adaptés à cet état de choses depuis des siècles. Périodiquement, les Marocains les tuaient et pillaient leurs boutiques au Mellah. Ils reprenaient la fortune dont les avaient dépouillés les Juifs par l'usure, et les Juifs, prolifiques, renaissaient de leurs cendres, et redevenaient riches sans bien tarder.

Cette saignée, cette spoliation ne leur faisait aucun mal. Au contraire. Pareillement, les Turcs massacraient de temps à autre les Arméniens pour la même raison. Un Arménien, dit-on, valait trois Juifs. Et les Arméniens ne tombaient pas dans la misère.

Ils ne disparaissaient pas de la surface de la terre. Il semblait que cela les revigorât, les exécutions les rajeunissaient, les rafraîchissaient, les rendaient plus riches, plus ingénieux que jamais.

L'opération pratiquée par les Turcs avait le même effet sur eux, que la taille du vigneron sur la vigne.

Ainsi va le monde, qui est, en somme, si on le regarde d'un peu loin et dans le sens des causes finales, encore assez bien ordonné.

R. HÉRISSON  
de « France-Annam »

---

### 1945-1946 : AGONIE DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

Arrêté le 22 août 1945, Robert Hérisson est interné jusqu'en mars 1946 dans un camp gardé par les militaires nippons. Il couche à même le sol sans matelas.

Sa villa est trois fois pillée par les Japonais, puis par les Viêts. Argenterie, linge, vêtements, ses précieux appareils photographiques, tout fut volé ou saccagé.

Au Darlac, sa plantation de caféiers, créée et gérée par M<sup>me</sup> Robert Hérisson, est détruite par les Japonais et son bungalow incendié.

---

Décès : 1973. Il était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre et de la médaille coloniale.

- Sources :

Revue de presse.

Jean des Cilleuls, *Adieu à Robert Hérisson, le compagnon du père de Foucauld, du général Laperrine et d'Alexandre Yersin* », in : *Histoire des sciences médicales*, 1973, 7 (4), pp. 357-371.

Jean Brilman, *Nos familles au Vietnam (1887-1954)*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 122-124 et 159.